

Pourquoi philosopher ?

La philosophie est-elle née du propos de quelques gentlemen confortablement détachés des labeurs et des réalités de la vie, s'isolant pour rêver ou procréer des abstractions et survoler de là-haut le monde des hommes ? Manière commode, commune, économique, rassurante, de se débarrasser de la philosophie. Mais alors comment se fait-il que ce même « tout le monde » qui la dénigre ne cesse d'en faire ? Le savant le plus allergique à toute philosophie, le plus féru des seules solidités positives de sa science : comment peut-il bien sans philosopher s'expliquer sur cette science, sur la foi qu'il lui voue, sur l'usage qu'il faut en faire dans la formation de la jeunesse ou la fabrication des bombes ? Ne seraient-ce pas aussi quelques idées philosophiques sur la liberté, la justice et le reste qui composent ce qu'il peut y avoir de fond dans un programme politique ou social ? Entre nous, et en définitive, pourquoi êtes-vous pour ou contre la technocratie, la pilule, l'économie de marché ? pour ou contre le marxisme ? Devant ces questions insignes de l'existence, tous les hommes recourent à la philosophie. Le malheur est de le faire à moitié et sans le savoir, et le pire, de donner dans le ridicule de philosopher contre la philosophie.

Aristote disait - et comment en sortir ? - « S'il faut philosopher, il faut philosopher. S'il ne faut pas philosopher, il faut encore philosopher ».

Mais sans doute la prévention ordinaire contre la philosophie tient-elle à ce que l'on n'entend plus guère dans ce mot que l'exercice des acrobates vers lesquels des maîtres en livrée nous font lever la tête.

Pour nous défatiguer de cette posture, quittons le cirque et filons aux champs où, justement, Varron nous fait signe. À vrai dire, c'est surtout l'agriculture sa spécialité. Mais les paysans, au moins, ne parlent pas pour ne rien dire et ils ont leur sagesse, familière de la nature. D'ailleurs Cicéron, S. Augustin et S. Thomas d'Aquin sont venus le voir et recueillir son avis. Or, d'après lui, et eux, la philosophie aurait une tout autre raison d'être que la seule agilité de quelques libres esprits. Essentiellement, la philosophie a rapport à la vie bienheureuse qui est la fin de la vie humaine tout entière, et il n'y a pas pour l'homme d'autre raison de philosopher que de parvenir au parfait bonheur : « Ut enim dicit Augustinus ex verbis Varronis, nulla est homini alia causa philosophandi nisi ut beatus sit »¹. C'est dire que la philosophie a sa cause dans le fond même de l'homme, dans ce désir irrépressible de bonheur qui inspire toute sa vie. Du moins, si nous parlons de la philosophie véritable et non des marmelades ou des gravats que l'on distribue sous ce nom. Il y a dans le tréfonds de l'homme un désir de la vie bienheureuse, de la vie comblée et dilatée dans la possession d'un bien intarissable et suprême.

Et pourtant, aussi vif nous éprouvons ce désir, aussi vague, inconsistante est l'idée que nous nous faisons de son objet : le souverain bien, c'est quoi ? Nous n'en avons pas d'idée innée et toute préparée dans l'esprit. Il nous faut le découvrir et nous sommes dans les pires conditions pour le faire : l'homme est un désir irrépressible de bonheur, errant sur la mer innombrable et confuse des biens et des maux. Le souci de l'immédiat, la multiplication de nos activités, les coups du sort, nos passions, nos illusions, nos malheurs, la mort, « les bouleversements qu'inflige le temps souverain » tout cela reforme sans cesse devant nous un amas sombre et mouvant d'impénétrables ténèbres. L'horizon est bouché.

¹ S. Thomas d'Aquin, *In Boeth. De Trinitate*, lect.2, Qu.1, art.1

Alors, roulant entre l'angoisse ou le désespoir et le rêve, nous jetons notre cri sur la mer : qui nous montrera, dans sa vérité, le bien de la vie bienheureuse ?

Eh bien nous pouvons nous-mêmes commencer à répondre à notre propre interrogation. Il faut pour cela mettre en œuvre notre intelligence. À condition de ne pas l'enclorre à priori dans l'absurde, la facticité ou le néant : il est vrai, ce sont parages qu'elle fréquente volontiers, mais sur ses grandes ailes de vaste oiseau des mers. N'oublions pas ici l'exemple de la Grèce qui a vécu elle aussi le tragique de l'existence et l'expérience de la nuit. Nous avons assez de lumière dans l'esprit, non certes pour dissiper, du moins pour percer un peu la noire nuit. Philosopher, c'est cela, c'est battre en tous sens l'obscurité de la nuit à la découverte de l'étoile lointaine. La philosophie prend essor chez tous ceux qui, un peu partout et en tous ordres, font briller un rayon de sagesse c'est-à-dire un rayon de la fin ultime. Seulement l'affaire est difficile.

Pour s'y essayer plus complètement et plus librement, il faut des hommes qui, assumant dans le souci commun la recherche commune et mettant tout le reste à l'arrière-plan, consacrent humblement et fièrement leur vie tout entière à chercher, à connaître, à manifester notre meilleur bien. La philosophie n'est pas une production de la machine à penser. Elle naît d'un amour dans la nuit. De notre premier amour. De notre seul amour irrémédiable. De l'amour qui inspire tous nos amours, tous nos désirs, toutes nos actions et toutes nos aspirations. Cet amour, en l'entrouvrant explicitement sur son objet, la philosophie le découvre à lui-même, dans son ampleur, sa profondeur, son exigence de dépassement. En l'ordonnant à son objet elle lui apprend, elle nous apprend à ordonner toutes nos voies, à orienter et donc à maîtriser plus librement toute notre vie.

Encore faut-il tenter de préciser davantage de quelle façon la philosophie est nécessaire. Prendra-t-elle d'autorité la direction immédiate de nos activités ? Hélas ! Il lui arrive bien de succomber à cette tentation. Platon voulait que les philosophes fussent rois. Dirons-nous aujourd'hui qu'il leur revient d'être chefs d'État, ou de syndicats, d'entreprises, de partis et d'orchestre ?

Ici, afin d'y voir plus clair, jetons d'abord un instant et en gros, un œil sur notre humaine conduite. Nous y discernons deux moments : il y a le moment de l'inclination, de l'amour suscité par l'intérêt, par l'attrance qu'un bien nous inspire. Et il y a le moment de l'action, de la réalisation effective. Il y a cette casquette à pompon ou ce cottage qui vous séduisent. Et il y a l'activité effective que vous déployez pour vous en rendre acquéreurs. Tandis qu'une activité se déploie au dehors, une attrance se vit dans le secret de l'intériorité. Maintenant, entre nos attrances elles-mêmes, la plus profonde est précisément celle de notre bien le meilleur. Seulement nous ne nous en rendons pas bien compte parce que nous cherchons à la satisfaire à bas prix et que nous en trompons constamment la faim sur mille biens incapables de la rassasier.

De ces très communes observations revenons à notre sujet. Ce n'est pas du tout le rôle de la philosophie de prendre en main l'action effective. Quand un philosophe prétend s'en mêler il trahit sa vocation et cela se termine généralement dans le malheur ou dans le ridicule. Le rôle propre de la philosophie est de révéler le plus profond, d'abriter le plus profond, de préserver le sens toujours menacé du plus profond, c'est-à-dire de l'inclination de l'homme à son bien suprême. Pour cela il lui faudra reconnaître et dire en quoi consiste ce bien, ainsi que ses différentes valeurs : l'amitié dans la vie civile, et, par-delà toutes les choses humaines, rien de moins que Dieu. À son rang et comme il peut, le pauvre, il lui

faudra maintenir ces fins dans leur lumière et leur attirance. C'est en ce sens qu'il n'y a pas, sans philosophie, d'humaine civilisation.

Tout cela était bel et bon dans le temps de Varron et du Moyen-Age. Depuis, l'homme et la philosophie ensemble ont bien changé. Quel changement ? La transformation radicale de l'homme, la transformation instauratrice de l'homme des temps modernes a principalement consisté en ceci : ce qui est au fond le plus profond de l'homme ce n'est pas l'amour d'un bien qui le comble, ce qui est au fond le plus profond de l'homme, c'est une force active, l'effort d'une efficience, un dynamisme, un élan créateur. Une des meilleures formules de cet homme rajeuni et revigoré, c'est la volonté de puissance. Entendez que la volonté n'est pas puissance de réalisation d'un bien qui l'attire d'abord, qu'elle aime d'abord. Elle n'est pas d'abord inclination, propension vers le bien. Le principe premier de toute sa vie est une affirmation toujours augmentée d'elle-même dans le déploiement de sa force créatrice.

En ce sens on a vu l'effort de la philosophie porter sur les points essentiels que voici : il a fallu d'abord dévaluer radicalement le bien et la fin, et leur attirance, et par conséquent l'amour, comme causes et raisons premières de toute action. La philosophie critique prolongée dans la critique des aliénations et notamment de l'aliénation religieuse, a poussé le plus avant cette destitution de la cause finale. Il fallait ensuite intégrer à l'efficience même sa propre raison d'agir : causa sine ratio. On doit malheureusement avouer que sur ce point, malgré quelques géniales tentatives et énormément d'affirmations imperturbables, on attend toujours la démonstration concluante.

Il fallait encore installer partout ce primat de l'expérience : à tous les niveaux de l'homme, dans tous les secteurs de son activité. Ainsi l'intelligence elle-même est devenue dans son propre domaine une puissance essentiellement constructive : elle ne regarde plus, elle produit son objet. « Il faut remanier totalement l'idée qu'on se fait de la connaissance, abandonner le mythe spéculaire de la vision [...] et concevoir la connaissance comme production »². (Le gênant dans une si vigoureuse confiance c'est le manque d'humour : peut-on écrire cela sans rire, c'est-à-dire le penser sans se réfuter ?).

Quant à la liberté, son secret le plus intime n'est plus l'amour : elle est créatrice. Pour ce qui est de ses instincts et tendances affectives, l'homme est une marmite sous pression de forces impulsives. Dans sa vie spirituelle il est créateur de sciences, de sens, de valeurs. Dans sa vie affective il décharge ses pulsions. Dans sa vie sociale il est essentiellement producteur de biens. De sorte que la vraie vie humaine se trouve maintenant dans le déploiement et dans la jouissance toujours plus intenses et plus élargis de cette constitutive, primordiale et multiforme efficience.

La philosophie, de son côté, multiplie les efforts pour rejoindre à sa source le pur jaillissement créateur. Au besoin on remontera jusqu'à Dieu : débaptisé de son nom de Bien Suprême, destitué de ses titres et grades de Fin ultime, il peut enfin mener tout un avec l'humanité sa vraie vie de progrès créateur.

Pourtant depuis quelques mois l'épopée de l'efficience perd de son optimisme. Parmi ses embarras on croit saisir par moments un vers tout simple de la Fable : « Plus d'amour, partant plus de joie ».

De nouveau, le désir de la vie bienheureuse nous incite à philosopher.

Jacques de Monléon (Cahiers de l'IPC, avril 1970)

² L. Althusser, *Lire le Capital* 1